Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 76 (1988)

Heft: [5]

Rubrik: Cultur...elles

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le Salon de ces messieurs

Cette année, Femmes Suisses *aura son stand au Salon du Livre, un événement culturel où les femmes ne sont pas moins impliquées que les hommes. Mais pour ce qui est des responsabilités, le Salon reste largement une affaire masculine.*

En vous promenant, du 11 au 15 mai, dans les allées de Palexpo, vous n'aurez guère l'impression d'une sous-représentation féminine. Il y aura au moins autant de femmes que d'hommes derrière les stands pour accueillir visiteuses et visiteurs, et les premières risquent même d'être plus nombreuses que les seconds, puisqu'il paraît que les femmes lisent plus que les hommes : Peter Bichsel exprimait récemment, dans les colonnes d'un journal syndical, sa reconnaissance aux lectrices qui forment la grande majorité de son public.

Si vous prenez la peine, cependant, de chercher à savoir par qui ce grand événement culturel est conçu et dirigé, qui en détermine les grandes options et qui en porte les principaux projets, vous aurez l'amère surprise de constater que, outre leur rôle de vendeuses et de consommatrices de culture, les femmes n'en jouent guère d'autre dans le cadre du Salon.

Tout d'abord, quelques chiffres. Parmi les 34 personnes chargées de l'organisation, 3 seulement sont des femmes. Elles sont toutes les trois là en tant que responsables de l'une des treize expositions prévues cette année. Les participants aux trois débats sur la presse (intervenants et animateurs) sont presque tous des hommes. Le Comité d'honneur comprend 59 hommes et 2 femmes. Le Conseil de fondation de la Fondation pour l'Ecrit, créée par le Salon en 1987, et qui fournit son appui financier à un certain nombre de projets, est composé de 7 hommes. Le jury du concours pour Jeunes Reporters, co-organisé par le Salon et **L'Hebdo,** est lui aussi entièrement masculin. La partie rédactionnelle du Catalogue du Salon, consacrée aux professions du livre, a été confiée à des auteurs masculins.

Bien entendu, ces messieurs ont un argument imparable pour justifier un tel déséquilibre : on ne trouve presque que des hommes aux postes de haut niveau dans la presse et dans l'édition. « Ce n'est pas ma faute, lance Pierre-Marcel Favre, directeur du Salon, avec une pointe d'irritation, ce n'est pas moi qui les nomme ! ». Gaston Burnand, directeur adjoint, qui se dit par ailleurs navré de la situation, souligne que, par exemple, la composition du comité d'honneur est dictée uniquement par les fonctions occupées : et évidemment, ce sont des hommes qui sont PDG de l'Agence France Presse, Recteur de l'Université de Genève ou Directeur de l'Office Fédéral de la Culture...

Les débats du Salon du Livre : cette année, presque exclusivement masculins.

Jean-Clément Texier, responsable de l'organisation des débats, assure avoir cherché sans succès des intervenantes, en particulier pour le débat sur « Le pouvoir de l'information », où la présence d'une Michèle Cotta ou d'une Anne Sinclair aurait été la bienvenue. Mais les cinq ou six « grandes » journalistes françaises qui pouvaient entrer en ligne de compte ne voulaient pas prendre d'engagements pour la semaine après le deuxième tour des présidentielles, et elles n'ont apparemment pas de consœurs du même niveau en Suisse...

« L'échantillon de femmes aux postes de commande est si restreint, note Jean-Clément Texier, que si l'une fait défaut, il est quasiment impossible de la remplacer. »

Le Salon du Livre reflète la situation qui prévaut dans les branches professionnelles concernées et dans le monde du travail en général. Mais ne pourrait-on pas imaginer que justement une entreprise de cette envergure, bénéficiant d'un tel capital de sympathie dans le public, et d'un tel pouvoir d'entraînement, serve aussi à faire changer les choses ? Pierre-Marcel Favre : « Les organisateurs du Salon ont pour but d'en faire une manifestation attractive, qui rassemble le maximum de gens. Ce n'est pas leur rôle de faire la promotion d'éventuelles minorités. D'autre part, nous sommes parfaitement ouverts aux femmes de valeur qui nous proposent leur collaboration... »

Le problème, c'est que collaborer au Salon du Livre signifie travailler bénévolement, en sus de ses occupations habituelles, pendant un an, comme le raconte Luce Wilquin, éditrice et responsable d'une exposition et d'un symposium Simenon. Il faut aussi savoir se bagarrer sec, par exemple pour obtenir des fonds, une attitude, note Luce Wilquin, qui répugne à beaucoup de femmes.

Surtout, ce que personne ne dit, c'est que les femmes souffrent d'un manque chronique d'infrastructures (secrétariat, suivi domestique) qui leur rend beaucoup plus difficile qu'aux hommes de s'engager dans ce genre d'aventure. Quoi qu'il en soit, si le message à retenir est le sempiternel : aide-toi, le ciel t'aidera, il reste à espérer que de plus en plus de femmes le mettront en pratique lors des prochaines éditions du Salon.

Silvia Ricci Lempen

Stand de FS : 20.04, secteur 58.

A lire

Amanda's baby

Dire que **Ce fruit maudit de vos entrailles*** est un roman noir tient de l'euphémisme. C'est plutôt un livre d'horreur comme il existe des films d'horreur ; une histoire que le cinéma ne pourrait voir confiée qu'à Polanski, dont le **Rosemary's Baby** fait toutefois figure, en comparaison, d'une comptine pour enfants. Souffrance, violence, haine, aliénation : autant de thèmes qui dès les premières pages se trouvent déclinés au féminin, avec la froideur descriptive d'un cours d'anatomie dont l'objet d'étude serait — une fois n'est pas coutume — **une** écorchée.

Le cri, d'E. Munch.

Mais une écorchée vive : livrée aux expérimentations de savants diaboliques, Amanda tente désespérément de résister à l'inexorable dépossession d'elle-même à laquelle la science — mâle — la contraint. Au départ, pourtant, rien n'annonce pareil destin : « Amanda contemplait son ventre plat avec désespoir ». Comme tant d'autres femmes, « elle voulait un enfant, elle le voulait à n'importe quel prix ». Est-ce là sa première faute ? Est-ce ce désir même — indépendant de ses sentiments pour un mari qu'elle n'aime déjà plus — que l'héroïne de Thérèse Moreau devra expier sans merci par l'itinéraire le plus cauchemardesque qu'une femme puisse imaginer ?

A défaut de pouvoir y renoncer, Amanda subit, étape après étape, le parcours que lui tracent de concert son mari biologiste et ses « complices » de la science empressés de combler son vœu : empressés, plutôt, de profiter d'un irrépressible désir d'enfant pour disposer d'un corps docile aux plus audacieuses expériences. Suit un infernal engrenage, dont les coïts à heures prescrites, les injections de HMG, l'échographie des ovaires et les ponctions d'ovules ne constituent que le préambule. Enfin parvenue à la grossesse par une fécondation **in vitro,** Amanda connaît les doutes implicitement prescrits par l'inhumanité des nouvelles techniques de reproduction : « Portait-elle réellement un enfant ? Les hommes n'avaient-ils pas par microchirurgie créé et mis en elle un corps tout à fait étranger ? (...) Il lui semblait que son ventre grouillait de vers et de serpents. »

Impression... ou pressentiment ? Amanda accouchera d'un enfant qu'elle ne reconnaît pas comme sien. Elle attendait une fille, il lui vient un garçon : « un jeune vieillard ratatiné, une catastrophe (...) C'était bien à un monstre qu'ils avaient donné vie. »

Deux voies s'ouvriront alors à Amanda : la révolte, ou l'acceptation — la folie, ou la soumission. Dans le destin que Thérèse Moreau impose à son héroïne, toute résignation aux rôles d'épouse et de mère équivaut à une abdication de soi, fatalement menacée par la revanche de la folie qui n'a jamais dit son dernier mot. Lorsque Amanda sort de la terrible dépression qui a suivi son accouchement, il ne s'agit pas d'une guérison, mais d'une capitulation : « Ce fut au début juin qu'elle se soumit complètement. Quand l'infirmière entra pour lui apporter le petit déjeuner et le biberon d'Oswald, Amanda tenait celui-ci dans ses bras... »

Faisant taire sa révolte, son dégoût et ses craintes à l'égard de cet enfant « qu'elle ne pouvait ni aimer ni rejeter », Amanda se force à honorer la « profession » de mère de famille. « Tous ses problèmes étaient venus de sa trop grande intellectualisation de la vie. Elle allait s'abîmer dans la maternité. Elle n'aurait plus de volonté, de pensées, plus de corps, elle vivrait par et pour sa création » : ainsi l'ordonnent son mari, les médecins, la science et le progrès unis dans un sordide complot fomenté au néon des laboratoires. Le roman de Thérèse Moreau ne s'embarrasse pas de compromis : la vision apocalyptique des innovations de la science sert de révélateur à une guerre des sexes opposant des tortionnaires mâles à une impuissante victime femelle. Dès l'instant où les hommes acquièrent la maîtrise quasi-souveraine des procédés et techniques de reproduction — tel est le point de départ du récit — la femme n'est plus leur compagne, ni même leur... nécessaire partenaire mais leur proie, leur instrument, leur esclave, leur victime. Victime de **leurs** propres fantasmes de procréation, victime de **leur** soif de pouvoir, victime de **leur** scientifique cruauté, victime de **leur** toute-puissante, impitoyable volonté. Et victime consentante : Amanda n'avouait-elle pas, au début du roman, qu'elle voulait un enfant « à tout prix » ? C'est ce prix à payer que Thérèse Moreau évalue dans sa terrifiante science-fiction : au nom de la vie, le prix de l'horreur, de l'enfer, de la folie, de la mort. **Corinne Chaponnière**

* Thérèse Moreau, **Ce fruit maudit de vos entrailles,** JR Editions.

A lire

Une Egyptienne engagée

Une lectrice qui a vécu longtemps en Egypte, et qui y retourne régulièrement, nous a fait parvenir une recension toute personnelle du livre de Jehanne Sadate ***Une femme d'Egypte - Mémoires****, *que nous publions volontiers.*

Revenus en Suisse après quatre ans passés au Caire, nous avions ce jour-là l'oreille collée au transistor : Nasser venait de démissionner parce qu'il avait perdu la guerre des Six Jours. Quelques instants après, c'était l'appel du peuple égyptien : « Reviens, Nasser, ne nous abandonne pas. » Ce cri d'un peuple que nous aimions à son « Père » nous émouvait, malgré le fait que Nasser a commis bien des erreurs.

A ce moment-là je ne savais rien de Jehanne Sadate, et je ne me doutais pas qu'un jour elle nous raconterait comment elle et son mari ont vécu cet événement et toute leur histoire. C'est un vrai roman d'amour où le tragique côtoie le bonheur, quelquefois la drôlerie. Histoire vécue par elle avec courage, intelligence, sensibilité et dévouement pour son peuple.

Sadate respectait la lutte de sa femme pour la libération des femmes égyptiennes. Dans le chapitre sur la femme et l'Islam, Jehanne en résume les buts : limiter le nombre des naissances, supprimer l'analphabétisme, procurer les soins médicaux, veiller aux soins de la petite enfance, inciter les femmes à entrer dans la vie active, etc. « Les femmes ! L'avenir du monde est entre leurs mains, car ce sont elles qui transmettent à leurs enfants leurs principes. »

A ses débuts, explique Jehanne Sadate, l'islam a pris le contre-pied des discriminations imposées aux femmes dans la période pré-islamique. Il leur a reconnu le droit à l'égalité en matière d'éducation, le droit de travailler, d'ouvrir un commerce, d'engager des actions en justice, de vendre et d'acheter des biens immobiliers, et cela il y a plus de quatorze siècles, bien avant les pays les plus « avancés » d'Europe. Le Coran exige que la femme consente à son mariage. Mais les oulémas de différents pays arabes interprètent souvent ces lois de la manière la plus conservatrice : en Egypte moins que, par exemple, en Arabie Séoudite.

Intéressant aussi le récit des contacts de Jehanne Sadate avec les femmes des autres pays arabes ; touchants les souvenirs des blessés des deux guerres, qu'elle a soignés à l'hôpital. Emouvants les passages consacrés à leurs quatre enfants. Impressionnante leur foi dans le Dieu de l'islam, pas bien différente de la foi des vrais chrétiens.

Maria Porret

* *Jehanne Sadate, « Une femme d'Egypte - Mémoires », Presses de la Renaissance, Paris, 520 pages.*

A voir

Le retour du Théâtre des Osses

Marie-Hélène Gagnon (à gauche) et Gisèle Sallin, auteures des « Enfants de la truie ». (Photo Oberson)

(mc) — Après trois ans de pause, le Théâtre des Osses nous revient avec une création de Gisèle Sallin et Marie-Hélène Gagnon : « Les enfants de la truie »[1], une tragi-comédie inspirée du mythe des Grées. Moins connues que leurs sœurs, les Gorgones, les Grées n'avaient, à elles trois, qu'une seule dent et un seul œil, qu'elles se prêtaient à tour de rôle. *La lecture de ce mythe, il y a dix ans, m'a amenée à réfléchir sur la parole et le geste,* dit Gisèle Sallin. *La parole n'est pas donnée, on la conquiert et on la perd, tout comme l'œil, qui organise notre espace.* C'était le début d'une grande aventure. De la discussion du thème avec d'autres comédiennes, d'un jeu d'improvisation théâtrale est née l'écriture de la pièce par la Québécoise Marie-Hélène Gagnon et la Suissesse Gisèle Sallin, confrontation de deux cultures, de deux sensibilités, de deux usages différents de la langue française. *Je ne veux pas écrire pour devenir écrivaine, je veux écrire parce que je fais du théâtre,* dit Gisèle Sallin, *je me sers de l'écriture parce que la langue fait partie de l'art et du jeu théâtral.*

A propos de culture

Mais du plaisir de la création à la réalisation concrète de l'œuvre, c'est-à-dire sa présentation sur scène, il y a un monde, semé d'obstacles et d'embûches. C'est tout le travail de production, d'autant plus difficile quand on ne fait pas partie des circuits de la culture officielle. *Le Théâtre de Vidy nous accueille seulement,* dit l'actrice Véronique Mermoud, *il ne nous finance pas. A quelques exceptions près — les Affaires culturelles du canton de Fribourg, en particulier — notre dossier a été refusé partout. Certains savent mieux que nous, semble-t-il, ce qui est féministe et ce qui ne l'est pas. Pro Helvetia a motivé son refus en disant qu'on ne défendait pas assez la condition féminine ! Mais nous étions décidées à aller jusqu'au bout. On ne peut pas tracer un trait sur une genèse aussi riche par simple pauvreté.* A noter, tout de même, la position de la Société suisse des auteurs qui, pour encourager la création, publie les textes d'auteurs suisses lors de la « première » de la pièce[2].

Ainsi, après le succès de « S. Corinna Bille », « Solange et Marguerite », le café-théâtre « Allume la rampe, Louis ! », le Théâtre des Osses revient en force en cette année 1988. Aux « Enfants de la truie » succédera en juillet le café-théâtre « Je vous aime mieux sans votre chapeau », au festival du Belluard à Fribourg, puis — si tout va bien — « Antigone » de Sophocle au début de l'automne à Genève.

[1] Théâtre de Vidy - La Passerelle, du 17 au 28 mai 1988. Tél. (021) 20 10 41. Mise en scène : Gisèle Sallin, avec Véronique Mermoud, Marie-Hélène Gagnon, Franziska Kahl, Adrienne Butty et Geneviève Pasquier.

[2] Ed. Pierre-Marcel Favre, Lausanne.

Mon père, j'ai pêché...

Une grande enquête sur les 13 ans est en cours à l'Université de Genève : questionnaires en main, consignes en tête (pour respecter l'objectivité scientifique) enquêtrices et enquêteurs quadrillent le territoire genevois à la recherche de l'identité adolescente. Voici une des questions :

« Pour chaque qualité, mets une croix dans la colonne que tu choisis » (trois choix pour chacune des qualités).

« Je suis... travailleur à l'école ; généreux, je partage volontiers ; affectueux ; drôle ; rigolo ; confiant en moi, sûr de moi ; débrouillard ; habile, adroit de mes mains ; à l'aise avec mon corps ; sympathique, bon copain », etc... (suivent encore d'autres caractéristiques).

Vous me voyez venir... et les filles ? Comment une fillette de 13 ans peut-elle se ranger sans broncher dans la catégorie du débrouillard ou dans celle du bon copain ? Mais ce qui m'agace le plus, dans cette histoire, c'est qu'en remarquant, au premier coup d'œil, que le questionnaire est intégralement conçu au masculin, je me sens immédiatement coupable. Coupable de pinailler, coupable de m'attacher à des détails au lieu d'être attentive aux **vrais** problèmes du monde, coupable de voir ce que d'autres n'ont pas vu, donc d'avoir un esprit déformé, déviant, pour ne pas dire mal tourné, coupable, en un mot, d'être féministe.

Pour tuer le féminisme, plusieurs armes ont servi au gré des époques : le ridicule, d'abord (dont chacun-e sait qu'il ne tue pas...), pour nos grands-mères suffragistes. Le décret d'hystérie, ensuite, pour les MLF en bloc. Et aujourd'hui, le décret d'arrêt de mort poliment signé sous forme de question : le féminisme est-il mort ? Dire non entraîne ipso facto l'auto-justification. Le féminisme n'est pas mort parce qu'il reste encore des choses à faire...

J'en reviens à la question de ces « détails » qui occuperaient les féministes. Hormis la question du droit de vote, qui ne pouvait être balayée d'un revers de main étant donné la force de la valeur démocratique en Suisse, tout peut être considéré comme un détail. Car s'attaquer à une image mythique (de la spécificité ou, comme dans le cas de notre questionnaire, de l'absence) implique qu'on y regarde de plus près, autrement dit qu'on aille dans les détails. Pourquoi l'image de la femme dans la publicité, dans les manuels scolaires, etc., pourquoi une offre d'emploi rédigée exclusivement au masculin pour un poste cadre et au féminin pour un poste subalterne sont-elles considérées comme des détails ? Personne aujourd'hui n'oserait qualifier ainsi la représentation du Juif tout en nez et en oreilles. Là, c'est pas un détail, c'est du racisme, et le racisme, c'est grave, tout le monde en convient, parce qu'il en connaît les conséquences. Mettre à la porte un Zaïrois, un Tamoul, un Turc, ça aussi c'est grave, parce que c'est de la xénophobie et qu'on n'aime pas non plus. Le sexisme, en revanche, broutille, affabulation, pinaillage. Pourquoi ? Parce que le sexisme ne peut pas exister, puisque le féminisme est mort ! Et la boucle est bouclée.

Un mot encore, à propos du pinaillage, toujours. L'enquête mentionnée plus haut est faite sous la direction de l'auteur de l'excellent ouvrage « Mariages au quotidien »[1]. Le professeur Kellerhals est un homme ouvert, et le livre qu'il a réalisé avec son équipe témoigne d'une très grande compréhension des problèmes qui se posent aujourd'hui dans le rapport hommes femmes. C'est pourquoi je me suis sentie encore plus culpabilisée d'avoir ainsi réagi à son questionnaire et c'est comme ça que cette histoire de détails a commencé à me trotter dans la tête. Jean Kellerhals aurait été « un affreux macho » que j'aurais sans doute laissé tomber.

Martine Chaponnière

[1] *Ed. P.-M. Favre, 1982.*